L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 13 OCTOBRE 1890. 64ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Éditeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 13 OCTOBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas. P. Guinault—Rue Enghien, entre Villeré et Robertson—La vacherie de M. Sylvestre Flod, comprenant 14 vaches laitières, un mulet, un cheval, une charrette à lait neuve, une charrette à provisions, un wagon pour mais, bidons, clientèle et tous les ustensiles de la vacherie.

France et Russie.

La nouvelle d'une triple alliance d'équilibre entre la Russie, l'Angleterre et la France, dont nous parlions l'autre jour—lit-on dans la *Liberté* du 28 septembre—et sur laquelle la lettre d'adieu de M. le comte de Paris nous empêcha de revenir avant hier, s'est compliquée, depuis, d'un racontar inattendu. Il a été dit que, si un traité d'alliance n'était pas, à cette heure, bien et dûment signé entre la France et la Russie, la faute n'en était point au tsar, mais à M. Spuller.

On précisait les circonstances. Le chargé d'affaires de Russie serait venu, en l'absence de l'ambassadeur, trouver M. Spuller dans son cabinet, au quai d'Orsay. Il aurait tiré de sa poche, un projet de traité tout rédigé, et l'aurait proposé, séance tenante, à la signature de notre ministre des affaires étrangères. M. Spuller aurait demandé le temps de la réflexion, et, pendant qu'il réfléchissait, l'impitoyable destin parlementaire, qui défait les ministres plus inopinément encore qu'il ne les fait, l'aurait rendu à ses chères études, lui enlevant, à la fois, son portefeuille et ses perplexités.

Le public—et c'est là une remarque tout à son avantage—est d'une telle sincérité, il est doué d'une telle confiance, que le luxe des détails, qu'il s'agisse d'un "beau crime," comme dit M. J. J. Weiss, ou d'une négociation diplomatique, l'impressionne toujours favorablement. Il croit à la vérité du récit plus encore qu'à l'imagination du nouvelliste. "On n'invente pas ces choses-là!" songe-t-il, et puisqu'on ne les saurait inventer, il les accepte pour réelles.

Son excuse, c'est que, s'il passe, pourtant, beaucoup de monde par les cabinets ministériels, la rue n'y passe pas encore. Le lecteur des journaux populaires n'a donc pas eu l'occasion de se familiariser avec l'atmosphère des chancelleries. Mais l'écrivain qui rédige ces nouvelles "sensationnelles" ne se sent-il aucun embarras à révéler aussi tapageusement son ignorance des coutumes et des pratiques de la diplomatie?

Présentée sous la forme que nous venons de rappeler, la nouvelle est évidemment controuvée. Si elle était destinée à obliger M. Spuller ou à la démentir ou à déclarer que sa politique ne tendait point à l'alliance russe, elle devenait superflue. Il n'est mystère pour aucun de ceux qui ont approché M. Spuller, ou qui l'ont lu, que—comme nous l'avons dit nous-mêmes alors qu'il était encore ministre—ses tendances d'esprit, ses affinités de race, le portraient, plus volontiers vers un rapprochement avec la puissance directrice de la triple alliance. Son discours sur la tombe de M. Mariani—discours que nous trouvâmes un peu dithyrambique—en était un indice solennel. Il est de l'école de Challemel-Lacour et de quelques autres de nos hommes d'Etat, qui conservent à l'esprit philosophique allemand, dont leur éducation intellectuelle a subi le reflet, l'indulgente sympathie du disciple pour le maître.

Dans ces dispositions, il ne saurait être surprenant que M. Spuller n'ait pas cherché à resserrer les liens de cordialité mutuelle qui attachent la France à la Russie. Mais de là à repousser un traité d'alliance qui lui était catégoriquement offert, il y a tout ce qui sépare le dilettantisme philosophique des contingences et des nécessités de la politique nationale et internationale. Aucun ministre français n'assumerait pareille responsabilité.

En dehors de toutes les invraisemblances et des incorrections de forme contenues dans la nouvelle, ces motifs suffiraient à la juger. Il en est d'autres plus probants du côté de la Russie. Le tsar n'a-t-il pas, à plusieurs reprises, affirmé, à la fois, ses bonnes intentions à l'égard de la France et sa résolution de rester fidèle à la politique des mains libres?

S'il faut dire toute notre pensée, nous préférons presque, pour l'instant, cette attitude, aussi bien, dans l'intérêt de la France que dans celle de la Russie. Les traités se supportent, parfois, avec quelque impatience, comme une chaîne (et l'Italie paraît en sentir le poids). Ils peuvent fournir texte à des récriminations de la part des voisins ou alarmer, prématurément, les adversaires éventuels. Combien sont plus puissantes, plus durables, les sympathies réciproques de deux grandes nations! Combien même elles peuvent être, l'heure de la solidarité opportune, plus impérieuses que tous les traités!

Certes, nous sommes, avec la plupart des hommes d'Etat russes, avec un de ceux qui comptent parmi les plus vaillants et les plus éclairés des ouvriers de sa grandeur et de sa prospérité nouvelles—avec le général Annenkoff—de ceux qui souhaitons, ardemment, que les deux nations se tendent, par-dessus l'Europe ombrageuse et liguée, leurs mains fraternelles, et ne les séparent plus.

Mais nous pensons qu'un tel pacte ne se conclut point avec précipitation. Quoi que nous fassions, quelque sagesse que nous ayons montrée depuis des années, nous avons encore bien des préventions d'ordre divers à vaincre dans l'esprit de nos amis les meilleurs et les plus puissants. Ce n'est pas des aventures comme celle où faillit nous précipiter l'engouement boulangiste, qui atténueront notre réputation de légèreté. Ce n'est pas l'instabilité ministérielle qui défendra les institutions républicaines contre les méfiances instinctives qu'elles éveillent en pays monarchique.

Si nous voulons des traités d'alliance, commençons par laisser à un ministre des affaires étrangères le temps moral de faire son apprentissage, de conquérir estime et influence auprès des ambassadeurs, et le temps matériel de mener à bien ses négociations. On ne fait pas de diplomatie ni de traité, comme une lettre de change, à quatre-vingt-dix jours.

Une dame lit, dans le journal, qu'un incendie a dévoré les magasins d'un droguiste.

—Et puis, tu sais, dit-elle à son mari, en lui racontant l'affaire, il y a eu de perdu deux tonnes de...de....

Elle cherche le mot qui ne vient pas, puis, impatientée:

—Tu sais bien. Enfin! de cette chose qu'on jette à la figure!

Voilà le vitriol défini: Liquide qui se jette à la figure.

Mlle de X......, demoiselle un peu mûre:

—Monsieur Gaëtan, j'ai eu un drôle de rêve la nuit dernière: je rêvais que nous étions mariés ensemble et que nous faisions notre voyage de noces à Venise. Vous est-il arrivé de rêver la même chose?

A quoi Gaëtan répond ingénument:

—Oh! je n'ai jamais de cauchemar!

Boireau fait la cour à Mme X, une femme charmante, quoique vieille.

—Mais, dit celle-ci, vous ne voyez donc pas mes cheveux gris?

—Oh! madame. Vous avez l'air d'une fleur couverte de neige.

On parlait de Mme X.... qui se farde avec excès.

—N'empêche, dit quelqu'un, qu'elle ait un teint superbe.

—Un teint, réplique X...., vous voulez dire une teinture.

FEUILLETON.

LA DUCHESSE CLAUDE.

—PAR—

RENÉ DE PONT-JEST.

(Suite.)

—D'abord, reprit Guerrard, on ne découvrira peut-être rien de ce que vous craignez. Il se peut parfaitement que cet individu n'ait sur lui aucun papier de nature à mettre sur les traces de son identité, et il est probable qu'il n'a aucune relation à Paris. La police s'intéresse peu aux inconnus; elle ne multipliera pas ses recherches. Mais enfin, soit! admettons qu'on reconnaisse en lui le condamné d'il y a vingt ans, cela ne conduira pas forcément à découvrir que vous étiez sa femme. On ignore le nom que vous portiez jadis. A Reims même, cinq ou six vieux amis à peine s'en souviennent, et certes, en acceptant que leur attention soit éveillée par l'événement, ils garderont le silence. Ce n'est pas Mme Rousard qui parlera. Or, elle seule et moi connaissons ce secret. Est-ce que même je m'en serais jamais douté, si vous ne me l'aviez pas révélé tout à l'heure?

—Oui tout peut se passer de la sorte; mais si, cependant, on arrive à la vérité?

—Eh bien! si on en vient là, je vous sauverai encore!

—Vous!

—Oui, moi! Convenons bien de nos faits tout de suite. Je dirai que c'est moi qui ai tué cet homme. Je raconterai que, prié par vous de vous accompagner dans votre hôtel pour assister à l'entrevue que vous avait demandée un prétendu parent de M. Berquelier, je suis arrivé au moment où cet individu vous menaçait, que j'ai voulu vous protéger, le chasser, et que, menacé moi-même, dans le cas de légitime défense, j'ai tiré sur lui; puis, que ce meurtre excusable accompli, et dans le seul but d'éviter un scandale, j'ai transporté le corps où il a été trouvé.

—Vous feriez cela vous? Ah! mon cher Guerrard! Et si on ne vous croit pas!

—Pourquoi douterait-on de moi? La vieille amitié qui nous lie, mon intimité avec le duc, ma respectueuse affection pour votre fille, votre situation particulièrement délicate, le soin que vous devies prendre, tout naturellement et par amour maternel, de traiter secrètement avec celui revenu... quait une part, qui ne lui était pas due, de votre fortune, est-ce que ce ne sont pas là des motifs suffisants pour faire comprendre que vous m'aviez voulu en tiers dans cette entrevue qui vous était imposée par des circonstances? On ne pourra vous adresser qu'un seul reproche, celui de m'avoir dissimulé ce que cet homme était réellement pour vous.

—Et si on croit, au contraire, que je vous ai tout avoué, est-ce qu'on n'aura pas le droit de dire que nous nous sommes entendus pour nous défaire de celui qui nous gênait.... tous les deux? Oh! je vous demande pardon, mais il faut tout prévoir!

A la possibilité d'une semblable accusation, qui pouvait faire de lui le meurtrier d'un mari dont la femme était sa maîtresse, c'est-à-dire un assassin vulgaire, par passion adultère et même pour lucre, le docteur ne put retenir un tressaillement.

De plus, en pensant qu'on supposerait qu'il était l'amant de Mme Frémerol et que Claude, Claude qu'il aimait, le croirait elle-même et n'aurait alors pour lui que du mépris, il éprouvait une horrible douleur.

Néanmoins, faisant appel à toute sa volonté, il reprit en s'efforçant même de sourire:

—Personne ne songera jamais à m'attribuer un tel rôle; on sait combien j'en suis peu digne, et on sait aussi comment vous vivez depuis le mariage de votre fille. Ne nous arrêtons donc pas à cette supposition, et contentons nous de bien convenir de nos paroles, pour le cas, qui ne se produira pas, j'en ai la conviction, où on découvrirait que c'est chez vous que cet inconnu, car il restera un inconnu pour tout le monde, a trouvé la mort. C'est moi qui l'ai tué, tout simplement parce qu'il s'était introduit dans votre hôtel pendant la nuit, avec escalade ou effraction, et qu'en prenant l'air dans le parc, je me suis trouvé tout à coup en face de lui.

—Eh! oui, soit! il faut bien nous arrêter à ce mensonge; mais quand on se demandera toujours pourquoi, ce meurtre légitime accompli, vous n'avez pas appelé mes gens, pourquoi vous avez transporté le corps sur le boulevard, il ne vous restera qu'une explication à donner: c'est que vous ne vouliez pas qu'on sût que, cette nuit-là, vous étiez seul dans mon hôtel avec moi.

L'impasse était absolue, Paul le comprit; aussi répondit-il après une seconde d'hésitation:

—Alors, je vous en demande pardon par avance, nous laisserons tout supposer plutôt que de dire la *vérité*. Nous ne détromperons que celle qui ne doit pas douter de vous ni du désintéressement de mon affection.

—Docteur, vous êtes le meilleur et le plus généreux des amis! C'est Dieu qui, pour la seconde *fois*, vous met sur mon chemin!

Et la pauvre femme, des larmes plein les yeux, saisit ses mains pour les porter convulsivement à ses lèvres.

Guerrard put à peine se défendre de cette marque de reconnaissance, mais il parvint si bien à convaincre Geneviève que le secret sanglant qui les unissait resterait entre eux que, quand le train s'arrêta à Mantes, elle put gagner d'un pas ferme la voiture que la duchesse lui avait envoyée à tout hasard, et qu'en rentrant chez elle, sa voix ne trembla pas, en donnant ses ordres à la femme de chambre, qui l'attendait.

Cependant elle n'osa pas aller embrasser sa fille, l'épreuve eût été trop dangereuse, elle n'y eût peut-être pas résisté sans se trahir.

Sous le prétexte qu'elle ne voulait pas réveiller Claude, elle monta tout droit dans son appartement.

Quant au docteur, aussitôt enfermé dans la chambre qui était la sienne à la villa et où il avait des vêtements et du linge, puisqu'il passait souvent plusieurs jours de suite à la campagne, il se hâta de faire disparaître les petites taches de sang qui se trouvaient sur les poignets de la chemise, et, cette précaution prise, il se mit froidement en face de la situation qu'il avait acceptée dans le drame de la rue Prony.

Cette situation, il ne se le dissimulait pas, était pleine de périls, car il n'était pas aussi persuadé qu'il avait voulu le paraître devant Geneviève que la police, conduite par l'identité de Mourel, qu'elle découvrirait peut-être aisément, n'arriverait pas à sa femme et, conséquemment, n'admettrait que bien difficilement qu'elle était étrangère à sa mort ou tout au moins qu'elle l'ait ignorée.

Il était toujours décidé à jouer, si cela devenait nécessaire, le rôle qu'il s'était distribué lui-même dans cette terrible aventure, mais s'il acceptait par avance de passer aux yeux de tout Paris pour l'amant de la Frémerol, il ne voulait pas, cela à aucun prix, que Claude le crût un seul instant.

Il n'espérait certes rien de son amour pour la duchesse; il s'était juré de ne pas le lui avouer; il comprenait donc bien qu'elle ne serait jamais à lui; mais il se refusait néanmoins à perdre son estime, sa confiance, à laisser élever entre eux une barrière infranchissable.

Il était par conséquent résolu, si les circonstances l'exigeaient, à dire à la jeune femme tout ce qu'il serait indispensable qu'elle connût pour ne pas cesser de voir en lui son ami le plus sincère et le plus dévoué.

Ce qui, pour l'heure, était surtout urgent, c'était qu'il n'ignorât rien du passé de Geneviève, afin de bien arrêter, d'accord avec elle, tout un plan de défense.

Aussi, le lendemain matin, après une nuit que l'insomnie lui rendit interminable, se présenta-t-il chez Mme Frémerol avant même qu'elle eût sonné sa femme de chambre.

Il avait hâte de retourner à Paris pour apprendre ce qui s'était passé au boulevard de Courcelles.

La mère de Claude s'empressa de le recevoir.

La pauvre femme était méconnaissable. Après avoir hésité longtemps à se mettre au lit, elle avait fini par s'y décider, mais pour ne pas trouver un seul moment de repos.

Chaque fois qu'elle avait voulu fermer les yeux, le spectre de son mari s'était présenté à son imagination terrifiée par le souvenir de la scène sanglante dont elle avait été l'héroïne.

On eût dit à ses traits bouleversés qu'elle sortait d'une maladie grave; on devinait à ses paupières gonflées et rougies que, pendant de longues heures, elle n'avait pas cessé de pleurer.

Guerrard fut littéralement effrayé de la trouver dans un tel état.

—Oh! ma chère amie, lui dit-il, en s'asseyant auprès de son lit et en prenant affectueusement ses mains qui étaient brûlantes, si vous ne parvenez pas à dissimuler un peu, nous sommes tous perdus. Voyons, du courage, pour votre fille surtout! Si elle entrait en ce moment, que deviendriez-vous? J'ai beaucoup réfléchi à tout et je conserve la conviction que vous ne serez mêlée en rien à la disparition de qui vous savez. Mais si cela arrivait, il faut au moins vous préparer à ne pas vous trahir dès les premières investigations qui seront faites de votre côté.

—Oui, vous avez raison, cent fois raison, mon bon docteur, répondit Geneviève d'une voix sombre, mais comment voulez-vous que j'oublie que moi, moi, j'ai.... Ah! cela est vraiment horrible! Cet homme, si misérable qu'il fût, était mon mari. N'avait-il pas le droit de m'imposer ses volontés? D'ailleurs, ne me suis-je pas effrayée trop vite? Aurait-il fait ce qu'il me menaçait de faire?

—N'en doutez pas! Si ses intentions n'avaient pas été telles qu'il vous les a avouées, il s'y serait pris autrement. S'il s'était senti fort de son droit, il n'eût pas agi comme il l'a fait. C'est dans votre fille surtout qu'il voulait vous atteindre, pour obtenir de votre terreur ce que les tribunaux lui auraient refusé; il le savait bien! Ce n'est pas la femme qu'il violentait en vous, c'était la mère! Vous avez défendu votre enfant, vous avez fait justice!

—En votre âme et conscience?

—Je vous le jure! Il ne faut donc pas maintenant perdre par un manque de sang-froid et par un remords exagéré le bénéfice d'un acte dont la fatalité seule est l'auteur. Il est nécessaire de nous préparer à tout, mais, pour que je vous sois un auxiliaire complètement utile, il faut que je connaisse moins sommairement que vous ne me l'avez dit hier ce qui se rapporte à ce retour inattendu. Oh! vous pensez bien que ce n'est pas par curiosité que je vous questionne!

—Est-ce que vous n'avez pas le droit de tout savoir?

Et Mme Frémerol, aussitôt, d'une voix saccadée, le rouge au front, raconta rapidement d'où elle était, comment elle s'était mariée, le crime de Mourel, sa condamnation infamante, son refus à elle de le voir pendant le procès et avant son départ pour le bagne, sa fuite en compagnie d'un premier amant, l'abandon de celui-ci, et enfin son retour et sa vie à Paris, jusqu'au jour où il était venu à Verneuil pour assister son père auprès de Claude.

Guerrard savait que le premier souci que doivent avoir confesseurs et médecins est celui de rester impassibles devant toutes les douleurs, s'ils veulent leur porter remède.

Aussi, sans trahir l'émotion que lui causaient les douloureux aveux de sa vieille amie, lui demanda-t-il avec calme:

—Vous n'aviez plus entendu parler de cet homme depuis qu'il avait quitté Reims, depuis vingt ans?

—Il m'a écrit plusieurs fois de Toulon, je ne lui ai pas répondu, mais au moment où il allait s'embarquer pour Cayenne sur la *Fortune*, j'ai envoyé cinq cents francs pour lui au commissaire du bagne. Je lui ai, dès déjà fait parvenir un peu d'argent, à diverses époques, mais sans qu'il pût toutefois savoir de qui cela venait.

—Et de la Guyane?

—Je n'ai reçu de lui aucune lettre; mais comme il ne savait pas où j'étais, il se peut qu'il m'ait écrit chez Mme Rousard. Or, ma tante ayant quitté Reims à son tour sans dire où elle allait, quand je l'ai appelée à Verneuil, il n'est pas impossible que sa correspondance se soit égarée. En tout cas, rien de lui ne m'est parvenu.

—Il est évident que s'il vous a écrit, votre silence prolongé l'a exaspéré. Vous ne vous êtes jamais préoccupée de ce qu'il devenait là-bas, au pénitencier?

—Au contraire! A une certaine époque j'ai fait prendre des renseignements auprès des autorités de Cayenne. C'est alors que j'appris qu'il s'était évadé, en compagnie d'autres condamnés dont les cadavres avaient été retrouvés à demi dévorés par les fauves. On ne put cependant m'affirmer qu'il était mort, et je devais attendre le laps de temps fixé par la loi pour obtenir un jugement de déclaration d'absence. Vous comprenez bien que je n'ai jamais osé en arriver là. Il aurait fallu avouer qui j'étais!

—Et c'est cela qui vous a empêchée de devenir Mme Berquelier?

—Cela seulement! Si j'avais pu avoir l'acte de décès de mon mari, j'aurais été trop heureuse et trop fière de porter le nom d'un brave homme qui me proposait en outre de reconnaître Claude. Pauvre chère adorée! Ah! je vous jure que, par reconnaissance et par amour maternel, j'aurais été une épouse irréprochable.

—Vous ne vous doutez pas comment votre mari est arrivé à vous découvrir et à savoir aussi exactement ce que vous avez fait depuis votre départ de Reims?

—Non! Et cependant il avait laissé à Reims des amis. Correspondait-il avec eux? Je l'ignore. Du reste personne ne savait ma nouvelle existence, ni quel nom j'avais pris, sauf Mme Rousard, et certes ce n'est pas elle qui a parlé. Mais, j'y pense, il y a un nommé Durest, son complice. Il n'avait été condamné, lui, qu'à huit ans de réclusion, et je n'ai pas entendu dire qu'il ait quitté la France.

—Quel individu était ce?

—Un clerc d'huissier, intelligent, expert certainement dans tout ce qui touche aux recherches, aux investigations. C'est peut-être lui qui a aussi bien renseigné M. Mourel. Il m'avait fait la cour, et je l'avais toujours repoussé en me moquant de ses déclarations, ainsi que de sa laideur. Il était petit, maigre, jaune et louchait atrocement. Je me souviens que mes plaisanteries à ce sujet le vexaient beaucoup, et que, pendant les débats de la cour d'assises, il a tenté, comme le défenseur de mon mari, de faire croire que j'avais causé tout le mal par ma coquetterie et mes dépenses exagérées. Lui aussi voulait déjà se venger de moi! Il serait donc possible qu'il fût au fond de tout cela!

—Il est probable que si ce Durest avait connu votre situation lorsqu'il est sorti de prison, il aurait fait quelques tentatives auprès de vous, sans attendre le retour de son ami pour vous exploiter. Il aurait essayé tout au moins de vous faire chanter pour son propre compte.

—Oui, c'est possible, mais peut-être n'a-t-il pas osé. C'était un garçon timide, lâche, sans la moindre énergie!

—Et, de plus, j'y pense, il pouvait croire que vous ne craigniez aucune révélation. C'est égal, il serait intéressant de savoir s'il n'a pas été le correspondant de votre mari et son instrument. J'aviserai à cela. Il est rare que la police ne sache pas ce que sont devenus les condamnés de quelque importance après leur libération. Je m'adresserai à Reims. En attendant, il faut vous armer de courage et de sang froid. Voyons, vous sentez-vous assez forte pour garder en face de la duchesse toute votre présence d'esprit?

—Je ferai pour dissimuler des efforts surhumains.

—Faites pour cela des efforts maternels, et vous réussirez. Votre chère enfant va vous trouver les traits fatigués, prétextez une forte migraine; reposez-vous toute la journée et ne bougez pas de Verneuil. Moi, je retourne à Paris, d'où au fur et à mesure que j'apprendrai quelque chose d'intéressant, je vous le ferai savoir.

—Que vous êtes bon! comment pourrai-je jamais reconnaître?

—Est-ce que je ne suis pas le gardien naturel du bonheur de Claude? Oh! pardon, de Mme de Blangy-Portal, puisque c'est moi qui l'ai mariée!

Guerrard avait lancé ces mots avec une telle chaleur, une telle expression de dévouement exalté que Geneviève en fut frappée, et comme, un peu honteux de ne pas être resté plus maître de lui, il rougissait et gardait le silence, une pensée toute nouvelle envahit la pauvre mère et elle lui dit, en le regardant bien en face:

—Docteur, vous aimez ma fille?

—Mais vous n'en avez jamais douté, répondit Paul vivement, en affectant de ne pas croire que Mme Frémerol pût donner à ce mot "aimer" une acception différente de celle d'une respectueuse affection.

—Oh! vous me comprenez bien, fit-elle, en hochant la tête. Ne vous en défendez pas. D'ailleurs en pourrait-il être autrement? Claude n'est pas heureuse; je le crains, quoiqu'elle ne se plaigne jamais; si vous l'aimez, vous souffrirez, car vous êtes un honnête homme, et elle est incapable de manquer à ses devoirs; mais vous nous défendrez plus énergiquement encore. Savez-vous, mon ami, où m'a conduite cet horrible événement? A regretter mon ambition maternelle, à croire que j'ai mal agi en faisant de mon enfant adorée une duchesse.

—Et grâce à moi, cela!

—J'aurais dû la donner à un bon et loyal garçon tel que vous, en ne lui cachant rien du passé. Comme nous serions forts aujourd'hui. Ah! nous avons été bien mal inspirées tous les deux!

Guerrard ne savait que dire. Les yeux baissés, il frissonnait à cette pensée que cette jeune femme dont l'avenir était si compromis aurait pu être à lui, à lui qui l'eût adorée à genoux.

Cependant, faisant appel à toute sa volonté, il releva la tête et reprit:

—Ce qui est fait est fait! Ne songeons qu'au présent. Je vous le répète: bon courage. Si votre fille est visible, je vais aller la saluer et j'en profiterai pour l'informer que vous êtes un peu souffrante. Cela la préparera à vous voir les traits fatigués et, de cette façon, vous n'aurez pas de longues explications à lui donner: une séance trop longue avec votre notaire, des comptes à vérifier, n'importe quoi enfin!

Et comme il s'était levé en tendant la main à Geneviève, celle-ci l'attira à elle et l'embrassa avec effusion en murmurant:

—Si le duc est pour sa femme ce que je pense, quel malheur que la pauvre chérie n'ait pas le droit de vous aimer, elle aussi!

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, Guerrard s'enfuit sans prononcer un seul mot, et quelques secondes plus tard, au moment où il hésitait un peu, en raison de son état d'esprit, à faire demander à la duchesse si elle pouvait le recevoir, il se trouva précisément en face d'elle, tout à coup, dans le hall du rez-de-chaussée.

Claude, toujours très matinale, se préparait à descendre dans le parc.

—Vous, cher docteur, fit-elle en lui souhaitant le bonjour d'un amical sourire; je ne vous savais pas à la villa!

—J'avais oublié, madame, des notes importantes, répondit Paul, et je suis revenu hier soir par le dernier train avec votre mère. J'étais d'ailleurs fort heureux de l'accompagner, car elle me paraissait un peu souffrante.

—Souffrante! je cours bien vite!....

—Oh! ce n'était rien; une grosse migraine. Je viens de la voir; elle va déjà beaucoup mieux.

—Vous m'avez fait peur! Chère et bonne mère! Et vous partez?

—Mes malades me réclament.

—Alors je ne vous retiens pas. A propos, j'ai reçu des nouvelles de Robert. Il m'annonce son retour très prochain. Je vais être obligée de rentrer à Paris. Je n'ai pas besoin de vous dire combien cela me désole. Je me faisais de plus en plus à cette existence tranquille. Je crois vraiment que je n'étais pas faite pour être duchesse.

—Vous irez sans doute passer quelques semaines au bord de la mer à Trouville, avec le duc et son fils?

—C'était chose convenue avant le départ de mon mari pour le Midi; cependant il ne m'en parle pas dans sa dernière lettre. J'ignore quels sont réellement ses projets. Mais, pardon, je vous fais perdre votre temps. Sauvez-vous; moi je vais aller embrasser ma mère. Avez-vous fait atteler pour vous conduire à Mantes?

—Non, d'ici la gare, c'est une promenade; je préfère aller à pied.

—A bientôt, n'est-ce pas?

—A ce soir, probablement, car Mme Frémerol m'a chargé de deux ou trois petites commissions dont je viendrai probablement lui rendre compte aujourd'hui même.

—Vous êtes toujours le meilleur et le plus serviable des amis. Alors, à ce soir!

En prenant la main de Paul, elle la lui pressa affectueusement. Puis, après l'avoir accompagné jusqu'au haut du perron, elle lui répéta avec son adorable sourire:

—A ce soir!

Vingt minutes après, Guerrard montait dans le train de Paris, et, une heure plus tard, il se faisait conduire de la gare Saint Lazare dans le quartier Monceau, à la rue Demours, où il avait précisément un client à visiter.

Le retour de M. de Blangy-Portal le contrariait beaucoup, sous tous les rapports, il avait d'autant plus hâte de savoir ce qui s'était passé boulevard de Courcelles et il espérait que son malade était déjà renseigné.

En effet, à peine lui eut-il donné quelques conseils que ce malade, qui n'était atteint que d'une affection sans gravité, lui raconta qu'un individu assassiné avait été découvert par les ouvriers de la Compagnie des eaux, au fond de leur tranchée, à six heures du matin.

—Ce malheureux sortait sans doute, ajouta le narrateur, de l'un des bouges du quartier, quand il a été attaqué par des malfaiteurs. Il a été tué d'un coup de feu en plein visage, et bien que ce fût un homme aisé, à en juger par l'élégance de ses vêtements, on n'a trouvé sur lui ni bijoux, ni argent, sauf quelque menue monnaie. Mon valet de chambre, qui a couru aux nouvelles, affirme que ce pauvre diable a été si complètement dévalisé qu'il n'avait sur lui aucuns papiers. On lui avait tout enlevé.

—C'est probable, répondit le docteur, en dissimulant l'intérêt qu'il prenait à ce récit. Le boulevard extérieur est un endroit réellement dangereux pendant la nuit, et, de même que partout où leur présence serait nécessaire, les sergents de ville se gardent d'y faire des rondes. Ces agressions nocturnes sont vraiment trop fréquentes.

Après avoir dit cela de ce ton indifférent que les vieux Parisiens affectent volontiers lorsqu'ils parlent d'événements qui ne leur causent aucune surprise, Guerrard quitta son client pour aller lui même aux informations de tous les côtés.

Ce qui le frappait dans ce qu'il venait d'entendre, c'est que le mort avait été découvert dans la tranchée, sans argent et sans bijoux.

Or, il se souvenait parfaitement d'avoir couché le cadavre sur un tas de sable, et il se rappelait aussi qu'en se baissant sur Mourel, dans le kiosque, pour s'assurer qu'il ne respirait plus, il avait remarqué une chaîne d'or à son gilet.

Il était impossible que cette chaîne se fût détachée pendant qu'il le transportait. Par conséquent, ou le domestique qui avait donné ces détails à son maître s'était trompé, ou la victime de Geneviève, avant que le jour fût venu, avait été aperçue par des rôdeurs, qui après l'avoir dépouillée, l'avaient poussée dans la tranchée, afin qu'elle ne pût être vue par quelque passant.

Mais ce n'était là qu'une hypothèse; elle ne deviendrait une certitude que si le corps de Mourel avait été réellement déplacé. Si cela avait eu lieu, il était hors de doute que, pendant quelque temps du moins, la police allait suivre une fausse piste.

Toutefois, si intéressant qu'il fût pour lui d'être fixé sur ce premier point, le docteur ne voulut tenter aucune démarche personnelle; il attendit tout simplement la mise en vente des journaux du soir, dans lesquels il lut, vers quatre heures, un récit absolument semblable dans chacun d'eux.

C'était bien dans la tranchée que l'assassiné avait été découvert, sans argent, sans bijoux, sans papiers.

On n'avait réellement trouvé sur lui qu'un trousseau de clefs, quelques francs en monnaie, deux louis, et au fond de l'une des poches intérieures de son vêtement, une carte sans adresse, au nom de William Dickson.

Après avoir été photographié, le mort inconnu était, selon la coutume, exposé à la Morgue.

—Allons, pensa Guerrard, une fois cette lecture faite, tout espoir n'est pas perdu, à moins qu'au domicile de cet homme, à Paris, domicile qu'on découvrira facilement, s'il est descendu dans un hôtel, on ne recueille des preuves de son identité. Quoi qu'il en soit, on gardera longtemps, peut-être toujours, la conviction qu'il a tout simplement été tué et volé par des malfaiteurs. Mais comment des rôdeurs ont ils justement passé cette nuit-là sur le boulevard et au milieu des travaux? De la chaussée, j'en suis certain, on ne pouvait voir le corps.

Et comme, avec son esprit d'analyse, Paul s'efforçait de percer ce mystère, il s'écria tout à coup:

—A moins que ce Mourel ne soit pas venu seul jusqu'à la porte du parc! Quelqu'un ne l'attendait-il pas! Eh! oui, peut-être. Et ce confident a tout bonnement profité de ce que son ami était mort pour le voler. Alors cet homme m'a vu! Il ne parlera pas, c'est certain, mais c'est à lui que nous aurons affaire un jour! Eh, bien! si les choses se sont passées ainsi, nous verrons. Ce jour-là j'agirai en conséquence. S'il le faut, j'entrerai en scène pour jouer mon rôle. Est-ce que, pour elle, je ne suis pas prêt à tout! Est-ce que je ne lui donnerais pas avec joie ma vie? Pourquoi l'ai-je offerte pour femme à Robert? Ah! le ciel me punit cruellement en me la faisant aimer!

Et cet homme dont il devenait jaloux allait revenir, c'est-à-dire rentrer, s'il le voulait, lui, l'époux, en possession de ce bien qu'il convoitait, lui, l'ami!

Alors il se prenait à haïr le duc, et la passion faussait à ce point son sens moral qu'il ne remettait plus les écarts de ce mari indigne, puisque ces écarts l'éloignaient de sa femme, à qui sa protection deviendrait chaque jour plus nécessaire.

C'est en proie à toutes ces pensées troublantes que le docteur retourna le soir même à Verneuil.

Mme Frémerol avait tenu sa promesse; elle avait fait à tous si bon visage que nul n'avait pu attribuer un seul instant à une autre cause qu'à une indisposition passagère la fatigue de ses traits.

Dès qu'il fut seul avec Geneviève, Guerrard parvint à la rassurer tout à fait, en lui racontant ce qui se disait à Paris sur l'événement qui les préoccupait à si juste titre.

—Ah! que Dieu vous entende et nous protège, répondit l'infortunée, car, comme si la fatalité me poursuivait, voici M. de Blangy-Portal qui revient. Claude sera forcée de rentrer chez elle. Je vais être seule, et ne sais quand je reverrai ma fille. Vous le pensez bien, je n'oserai jamais retourner rue de Prony. J'y mourrais de peur!

—Restez ici. A cette saison, cela semblera tout naturel. Quant à Robert, il est probable qu'il ne passera que peu de jours à Paris. Il avait l'intention d'aller pendant quelques semaines à Trouville.

—Il emmènera sa femme et Thérèse.... peut être.

—Comment, peut être? Qui vous fait supposer le contraire?

—Oh! Rien!

Guerrard avait répondu ce "oh! rien!" si vite et avec le ton d'un homme qui regrettait si visiblement l'opinion qu'il venait d'émettre, que Mme Frémerol reprit aussitôt:

—Tenez, j'ai le pressentiment que quelque chagrin m'est encore réservé du côté de ma chère enfant. Cette longue absence de son mari, qui n'a pas plus besoin que vous de suivre un traitement thermal, cette liberté qu'il a laissée tout à coup à Claude, cette sorte d'indifférence qu'il apporte maintenant à la fréquence de ses rapports avec elle, tout cela m'inquiète. M. de Blangy-Portal est-il pour sa femme le mari qu'il devait être? Voyons, répondez-moi franchement. Une déception à cet égard me serait certes fort pénible, mais je préfère encore savoir toute la vérité.

—Mon Dieu! ma chère amie, fit Paul, je vous avoue que Robert n'est pas tout à fait un époux modèle, en ce sens qu'il n'est pas devenu, ainsi que j'avais espéré que cela serait, un homme d'intérieur. Il est toujours un peu le clubman d'autrefois, mais de là à motiver les craintes que vous avez, il y a loin, et je ne crois pas qu'il y ait jusqu'ici de graves reproches à lui faire.

—Vous ne me dites pas tout.

—Je vous dis ce que je sais. Mes occupations nouvelles m'éloignent du monde où je vivais jadis et je ne suis plus le confident de M. de Blangy-Portal. Il m'écrit de loin en loin, et toujours quelques lignes seulement. Quoi qu'il en soit, je saurai bien vite ses projets, car je le verrai aussitôt son retour. En attendant, ne pardons pas la tête, et quelque événement qui se produise, comptez absolument sur moi. Surtout du calme, de la patience et du courage!

—Je ferai tout mon possible. Est-ce que vous retournez ce soir à Paris?

—Non, cela semblerait étrange à Mme la duchesse.

—Ah!.... dites donc Claude!

—Vous êtes cruelle, si ce que vous supposez était vrai!

—Pardonnez-moi. C'est que vraiment je deviens folle. Oh! ne voyez jamais dans mes paroles ni un blâme, ni l'ombre même d'un reproche. Mon cœur n'est plein que d'avoir mal compris le bonheur de ma fille. Dieu me punit dans mon orgueil. Tenez, parlons d'autre chose, cela vaudra mieux! Alors vous couchez ici?

—Oui, mais je prendrai demain le train de sept heures cinquante. Je suis censé n'être venu que pour m'assurer de votre état de santé. Vous penserez à me tarde de lire les journaux du matin.

—C'est vrai, ils vont tous parler de....

—Ils nous donneront des renseignements détaillés. Le reportage est fait aujourd'hui avec un tel soin, que les journalistes devancent souvent le parquet. A ce propos, surveillez-vous bien. Votre fille lira probablement le *Petit Journal* et le *Figaro*, qu'elle recevra dans la matinée; n'allez pas vous troubler si elle vous parle de la découverte d'un homme tué si près de mur de votre parc.

—Ne craignez rien. Viendrez-vous demain soir?

—Non, à moins que je n'aie quelque chose d'intéressant à vous apprendre.

Et comme la duchesse, qui n'avait laissé sa mère et le docteur que pour aller avec Mme Rousard coucher la petite Thérèse, rentrait dans le salon où ils se trouvaient, Paul mit la conversation sur un autre terrain, et la soirée s'écoula presque gaiement entre ces trois êtres dont deux étaient obsédés par de si terribles pensées.

XV

PENDANT L'ENQUÊTE.

Le lendemain de la découverte du corps de Jean Mourel, les journaux du matin furent remplis de détails sur cet événement et, tout naturellement, ils saisirent l'occasion une fois de plus de reprocher aux sergents de ville de n'être jamais où leur présence serait toujours utile, c'est-à-dire dans les quartiers dangereux.

Plus complètement renseignés que les feuilles de la veille, puisque la police et le parquet s'étaient mis aussitôt en mouvement, ces journaux racontaient que l'individu assassiné se nommait réellement Dickson, ainsi qu'avait autorisé à le supposer la carte de visite trouvée au fond de l'une de ses poches.

Les agents de la brigade des recherches ayant colporté sa photographie dans tous les établissements qui reçoivent des voyageurs, le propriétaire de l'*hôtel de Belgique*, aux Batignolles, avait immédiatement reconnu dans ce portrait un étranger descendu chez lui six jours auparavant et inscrit sur son registre sous ce nom de William Dickson, Américain, venant de Londres.

L'hôtelier affirmait de plus qu'à sa connaissance son client n'avait reçu personne. Il se souvenait seulement que l'avant-veille de sa mort, il s'était absenté pendant vingt-quatre heures, et que le jour de l'assassinat, il n'avait pas dîné à la maison.

Ces renseignements étaient d'autant plus précieux qu'en ouvrant l'unique valise qui composait tout le bagage de ce Dickson, on n'y avait rien trouvé de nature à déterminer sa personnalité.

Cette valise ne contenait absolument que des vêtements confortables, de fabrique étrangère, et du linge marqué aux initiales W. D. Mais aucun document, pas même une lettre dont la suscription aurait pu donner l'adresse du défunt à Londres ou partout ailleurs.

Ce malheureux portait sans doute sur lui son passeport et d'autres papiers au moment où il avait été tué, et ses assassins, en gens habiles, s'étaient emparés de tout ce qui aurait pu servir à la constatation de son identité, afin d'avoir le temps de disparaître, pendant que la police chercherait qui il était et d'où il venait. Seule, la carte de visite leur avait échappé.

Il s'agissait donc de savoir d'abord si la victime du boulevard de Courcelles était connue à Londres. Le parquet ne pouvait manquer d'y envoyer un agent de la Sûreté avec sa photographie pour faire cette première constatation.

Tout cela raconté, les journaux promettaient à leurs lecteurs de suivre cette mystérieuse affaire par leurs propres moyens d'investigation.

Rassuré par ces détails, dont Mme de Frémerol eut connaissance dès la première heure, Guerrard n'alla pas ce jour-là à Verneuil, et le lendemain matin, il eut lieu de s'applaudir de sa perspicacité, lorsqu'il lut les renseignements suivants que la préfecture de police avait communiqués à la presse:

"Un des garçons du buffet de Mantes a reconnu, dans la photographie du nommé Dickson, un individu qui a dîné à la gare de cette ville l'avant-veille du jour où son cadavre a été ramassé au fond de la tranchée du boulevard de Courcelles. Cet individu était accompagné d'un homme de quarante à quarante-cinq ans, petit, maigre et portant des lunettes bleues.

"Après avoir fait gaiement un excellent repas, les deux amis, (ils se tutoyaient,) sont sortis du buffet, mais on ne sait pas s'ils ont pris ensemble le train de Paris à dix heures vingt-sept. A ce moment de l'année, la plupart des voyageurs ont des billets d'aller et retour, ce qui ne permet pas de se renseigner utilement aux guichets de vente."

Passant ensuite aux constatations qui avaient été faites à Paris, le rapport de la préfecture de police se poursuivait en ces termes:

"De plus, le propriétaire du café de la place des Ternes croit bien que l'assassiné est venu chez lui dans la soirée même de sa mort, vers neuf heures et demie, avec un compagnon, mais il ne pourrait donner le signalement de celui-ci, car les deux consommateurs s'étaient attablés à l'écart, en dehors du café, où ils sont restés dix minutes à peine.

"Il n'a pas remarqué dans quelle direction ces clients d'occasion se sont éloignés. Ce jour-là le temps était couvert et la nuit fort sombre.

"L'autopsie a bien permis de reconnaître que cet étranger a succombé trois heures à peine après son dernier repas, mais comme on ignore où il avait dîné ce jour-là, cette constatation ne conduit pas, ainsi qu'elle y sert souvent, à préciser l'heure de son décès.

"L'état de rigidité du cadavre, au moment où il avait été découvert, permet seulement d'affirmer que l'assassiné est mort vers minuit.

"On s'explique donc difficilement que personne dans le quartier n'ait entendu ni bruit de rixe, ni détonation d'arme à feu, d'autant plus que la balle extraite du cerveau de la victime est sortie d'un pistolet d'un assez fort calibre."

Après avoir lu ces mêmes détails dans plusieurs journaux, Guerrard fut convaincu qu'il ne s'était pas trompé en supposant que l'ancien complice de Jean Mourel avait joué un rôle dans le dénouement du drame.

C'était bien Durest, pensait le docteur; il était facile de le reconnaître au portrait qu'en faisait le garçon du buffet de Mantes dans le personnage qui accompagnait le mari de Geneviève à Verneuil.

S'il portait des lunettes bleues, c'était probablement pour dissimuler son strabisme. Il était donc à peu près certain que ce même personnage qui se trouvait avec lui au café de la place des Ternes. L'échappé de Cayenne n'était pas homme à prendre deux confidents.

La scène devenait facile à reconstituer.

Pendant que Mourel se rendait auprès de sa femme, l'ex-clerc d'huissier l'attendait sur le boulevard; il avait vu rapporter son ami mort et il s'était alors empressé de le dépouiller, puis il avait ensuite poussé son cadavre dans la tranchée, pour qu'il ne fut aperçu qu'au jour, ce qui lui donnerait à lui, le voleur, le temps de quitter Paris.

Ce qui pouvait s'être passé également, c'était que Durest n'eût pas accompagné Mourel jusqu'à la petite porte du parc, et qu'il ne fût venu là qu'après l'avoir attendu inutilement à un endroit convenu entre eux......

Dans ce cas, et Guerrard espérait un peu qu'il en était ainsi, le complice du faussaire ne l'avait pas vu apporter le corps; il avait simplement trouvé ce corps quand, inquiet du retard que Jean mettait à le rejoindre, il s'était décidé à venir au devant de lui.

De quelque façon que se fussent passées les choses, Durest se tairait, mais s'il n'était pas à craindre pour le moment, il n'en restait pas moins dangereux pour l'avenir. Le docteur se promettait donc de le retrouver, de veiller sur lui, et d'acheter son silence à tout prix.

Pour l'heure, le seul point noir qui existât dans l'affaire était à Londres.

Si Mourel y était connu et surtout s'il avait habité cette ville, on découvrirait certainement chez lui des papiers qui mettraient sur la trace de son passé, diraient son véritable nom, conduiraient les investigations jusqu'à Reims, où on apprendrait que l'ancien forçat était marié à l'époque de sa condamnation à une certaine Rose Lessegust, qui avait disparu.

On ne manquerait pas alors de rechercher ce que Mme Mourel était devenue; et si on la retrouvait à Paris sous son nom de Mme Frémerol, on arriverait logiquement à supposer qu'elle n'était peut-être pas étrangère à la mort d'un homme dont elle devait craindre le retour, et qui avait été tué à quelques pas de son hôtel.

On pourrait, il est vrai, répondre à ces suppositions que Mourel avait été victime d'une agression nocturne parce que, dans l'intention sans doute de s'introduire chez sa femme, il était venu rôder pendant la nuit sur le boulevard de Courcelles où des malfaiteurs l'avaient attaqué; mais si Geneviève échappait par cette explication à toute accusation de meurtre ou de complicité de meurtre, son passé n'en serait pas moins livré à la malignité publique; et il était aisé de comprendre l'effet que ces révélations produiraient sur le duc de Blangy-Portal, ainsi que l'horrible douleur qu'en ressentirait Claude.

Ces réflexions amenèrent tout naturellement Guerrard à se demander comment Mme Frémerol avait accueilli ces renseignements donnés par la presse, et craignant qu'elle n'en fût effrayée en raison de l'état d'esprit dans lequel il l'avait quittée, il retourna à Verneuil aussitôt après sa consultation.

En arrivant à la villa, vers six heures, il comprit tout de suite, à l'agitation des domestiques, qu'il se passait quelque chose de nouveau, et il ne franchit pas le seuil de la maison sans une certaine appréhension. Mais il fut immédiatement rassuré: il ne s'agissait que du départ de Mme de Blangy-Portal pour le lendemain matin.

Ce fut Claude elle-même qui le lui annonça. Elle avait reçu dans l'après midi une dépêche de son mari; il le priait de rentrer à Paris, où il arriverait dans les vingt-quatre heures.

Dans ce télégramme le duc ne disait pas un mot de son fils. Devait-il rester chez sa tante jusqu'à la fin de la saison, ou son père avait il toujours l'intention de l'emmener à Trouville?

Sa femme l'ignorait. Elle l'apprendrait sans doute en rentrant à l'hôtel.

Quoi qu'il en fût, la duchesse, vivement affectée de quitter sa mère qu'elle voyait souffrante, faisait ses préparatifs de départ. Elle n'espérait qu'une chose: c'était que Robert irait seul au bord de la mer et qu'elle pourrait alors revenir à Verneuil dans peu de jours.

Quant à Mme Frémerol, elle était au contraire heureuse du départ de sa fille, car tout ce qu'elle avait lu dans les journaux du matin lui causait de mortelles angoisses. Il lui semblait impossible que, renseignée comme elle l'était sur le nom et l'ancien domicile de Dickson, la police ne parvînt pas facilement à le retrouver au bagne de Cayenne sous le nom de Jean Mourel, et de là, à arriver jusqu'à elle.

Ce jour là, pensait-elle avec terreur, elle serait perdue ou tout au moins l'honneur et le repos de sa fille seraient compromis.

Il était donc préférable, en attendant ce terrible événement, que Claude ne fût pas auprès d'elle, car, certainement, à un moment donné, elle n'aurait plus le courage de dissimuler.

Geneviève était en effet dans une exaltation des plus graves. Il lui semblait entendre encore le dernier cri de son mari; elle croyait toujours le voir sanglant, inanimé. Elle s'attendait à chaque instant à être arrêtée, conduite en prison, traînée sur les bancs de la cour d'assises, condamnée à son tour.

Et cela serait justice, se disait-elle, puisqu'elle avait tué, puisqu'elle était un assassin.

De plus, elle était certaine que cet individu qui avait dîné à la gare de Mantes avec Mourel était bien Durest et, qu'il fût ou ne fût pas celui qui avait dévalisé le mort; qu'il sût comment son ami avait été tué ou qu'il l'ignorât, il n'en connaissait pas moins tout son passé à elle, Rose Lessegust.

Son honneur était donc entre les mains de ce misérable qui, un jour ou l'autre, fatalement, apparaîtrait pour faire payer son silence.

Donc, en admettant même qu'elle ne devînt l'objet d'aucun soupçon et que la justice, s'égarant dans ses recherches, ne parvînt pas jusqu'à elle, l'ancien clerc serait toujours là, véritable épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête.

Cet avenir d'incessantes terreurs l'épouvantait peut-être plus encore que le présent.

Guerrard parvint cependant à la rassurer et à la calmer assez pour que la duchesse n'attribuât la physionomie préoccupée de sa mère qu'à la tristesse que lui causait son départ, et le soir de ce passa sans que Mme Frémerol se trahît un seul instant; mais le lendemain matin, au moment où elle se séparait de sa fille, à Mantes, il dit rapidement à Paul, qui retournait à Paris:

—Voyez-vous, mon cher ami, je préfère encore que Claude ne reste pas près de moi, car je crois vraiment que je finirais par tout lui avouer. Je vous en conjure, ne m'abandonnez pas; il me semble que je perds la raison.

Après avoir promis à Geneviève de venir la voir presque tous les jours et de lui apporter des nouvelles de Paris, où il voulait surveiller M. de Blangy-Portal, Paul prit place auprès de la duchesse, que le chagrin de sa mère affectait profondément, bien qu'elle espérât la rejoindre bientôt.

Ainsi qu'elle l'avait dit si franchement, la jeune femme ne se sentait rien de ce qu'il fallait pour être une grande dame. Si dans les premiers mois de son mariage, son amour-propre avait été naturellement flatté du rang auquel elle s'était si brusquement élevée, il y avait peut-être eu en même temps en elle un espoir inconscient d'aimer et d'être aimée.

Or, elle n'aimait pas son mari, elle avait acquis assez d'expérience pour être certaine qu'elle ne l'aimerait jamais, et elle comprenait bien aussi que le duc n'avait pas même pour elle cette affection douce et tendre qui peut, en ménage, tenir lieu d'amour et donner à l'épouse cette satisfaction de cœur qui la laisse vivre dans l'ignorance des passions et l'attache à celui dont elle porte le nom.

Au fur et à mesure que Robert s'était affranchi de plus en plus de ses devoirs envers elle, qu'il avait cessé de la conduire dans le monde, de l'accompagner à l'Opéra, de recevoir, de s'intéresser à ses faits et gestes, de limiter ses relations avec sa mère, et qu'il s'était absenté fréquemment, l'ancienne pensionnaire des Visitandines s'était mieux rendu compte du marché qu'il avait fait en l'épousant, et elle osait à peine s'interroger sur les sentiments qu'elle éprouvait pour lui.

Cette première déception l'avait logiquement conduite à se demander si l'existence à laquelle elle se voyait condamnée était celle d'une femme de son âge et de sa condition, et surtout depuis que les soucis de la maternité l'absorbaient moins complètement, puisque sa fille n'avait plus incessamment besoin d'elle, Claude songeait à bien des choses que l'ignorance de la vie avait longtemps éloignées de son esprit.

Elle était ainsi arrivée rapidement à la conviction que si le duc la délaissait, ce ne pouvait être que pour une maîtresse, et bien que cela l'eût peu émue, son orgueil ne s'en était pas moins révolté, et elle avait déploré l'avenir de solitude qui lui était réservé.

Ses sens n'appelaient pas l'amour, mais son cœur en était avide, et comme, dans ses heures d'isolement, elle cherchait chastement, avec sa seule imagination, qui elle aurait pu aimer, elle pensait que Guerrard, dont elle ne connaissait que l'esprit, l'affection et le dévouement, eût été un mari charmant, tel qu'elle l'eût choisi si elle avait eu le droit de se marier à son gré.

C'est dans ces dispositions de l'âme que la duchesse rentra rue de Lille, où M. de Blangy-Portal était attendu pour le lendemain.

Germain avait déjà tout préparé dans l'appartement de son maître, et il apprit à Claude que le jeune Gontran arriverait le soir avec son précepteur. Il avait l'ordre de leur envoyer une voiture à la gare Montparnasse.

Ce retour de l'abbé et de son élève permettait de supposer que le duc avait l'intention d'emmener sa femme et son fils à Trouville. C'est en effet ce qu'annonça le jeune homme à sa belle-mère, quand, arrivé à l'hôtel, il la rencontra au haut du perron, venant au-devant de lui.

Gontran fut avec la femme de son père, poli, mais peut être encore plus cérémonieux qu'avant son départ pour la Bretagne.

Au lieu de lui sauter au cou comme c'eût été si naturel, il lui tendit le front sans lui demander des nouvelles de sa santé.

Il était évident qu'il avait été stylé par sa tante, Mme de Lancrey, qui ne cessait pas de considérer comme une intruse celle qui avait succédé à sa nièce dans le noble hôtel des Blangy-Portal.

—Allons, décidément, se dit Claude, le fils de Robert ne m'aimera jamais, quoi que je tente pour gagner son affection.

Et toute triste, elle rentra dans son appartement, pendant que l'enfant, après un grand salut, montait chez lui avec l'abbé Monnier, qui ne savait quelle contenance tenir et n'osait faire aucune observation à son élève, ne sachant si le duc trouverait mauvais ou bon qu'il s'occupât de ces sortes de choses.

Le dîner qui réunit forcément le fils de Robert et sa femme fut assez triste.

La duchesse ne pouvait questionner Gontran sur l'emploi de son temps en province, ni l'entretenir de son séjour à Verneuil; elle dut donc se contenter de lui parler des progrès qu'il devait faire avec son précepteur et du plaisir qu'il aurait à passer quelques semaines au bord de la mer.

Le gamin lui répondit brièvement, sans abandon ni entrain, et lorsqu'à la fin du repas, la nourrice amena Thérèse pour que sa mère l'embrassât, cet enfant de dix ans n'eut pas même un mouvement de tendresse pour sa petite sœur.

Claude alors quitta brusquement la table, les larmes aux yeux, mais sans adresser un mot ni même un regard de reproche à son beau fils, qui dit aussitôt à l'abbé, avec une sécheresse incroyable pour son âge:

—Ma belle-mère n'est pas contente. Ma foi! tant pis! Si elle s'imagine que je vais jouer avec un bébé! Je ne l'aime pas, moi, déjà tant!

Heureusement que la fille de Mme Frémerol n'entendit pas ces odieuses paroles.

Le lendemain, M. de Blangy-Portal arriva à l'hôtel à dix heures. Il embrassa rapidement son fils et sa femme, effleura de ses lèvres le front de sa fille, répondit à peine au salut respectueux de l'abbé Monnier et dit à Claude:

—Je ne vous demande que le temps de me changer, puis j'irai aussitôt vous trouver dans votre appartement; j'ai à vous entretenir avant le déjeuner de diverses choses importantes.

En effet, une demi-heure plus tard à peine, Robert rejoignait la duchesse dans le boudoir qui précédait sa chambre à coucher.

Il lui demanda d'abord comment elle et sa fille s'étaient trouvées de leur séjour à Verneuil et aussi comment se portait sa mère; puis, cela fait, en quelques mots, comme s'il n'eût accompli qu'un devoir de convenance, il ajouta aussitôt:

—Vous plaira-t-il de passer quelques semaines à la mer avec moi et les enfants?

—Vous n'en doutez pas, répondit Claude.

—Eh bien! je vais télégraphier à Houlgate, où j'ai à peu près retenu une villa, la villa des Roses. Une habitation charmante, avec un grand jardin, tout près du rivage.

—Vous aviez parlé de Trouville?

—Oui; mais il n'y a rien de convenable. De plus, Trouville est à ce point bruyant et mondain que ce n'est pas une station de repos. On y vit absolument comme à Paris.

—J'irai où vous voudrez.

—Maintenant, autre chose, dont j'ai quelque embarras à vous parler.

—Par exemple!

—C'est qu'il s'agit de questions financières.

—De questions financières? Vous savez cependant que je ne connais pas le premier mot de ces questions-là!

—J'ai besoin d'une somme assez considérable.

—Eh bien! adressez-vous à Me Andral.

—Vous ne me demandez pas même de quelle somme il s'agit et ce que j'en veux faire?

—Qu'importe!

—Vous oubliez que je ne peux rien déplacer de nos ou plutôt de vos capitaux sans votre signature. Notre contrat ne me donne que des droits limités, sauf en ce qui concerne nos revenus; or, pour l'opération que j'ai en vue, opération sérieuse, sûre, qui donnera des bénéfices considérables....

—Je vous en prie! Combien vous faut-il?

—Cinq cent mille francs.

—Cinq cent mille francs! Un demi-million!

—Oh! je sais bien que c'est une grosse somme, mais....

—Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je vais signer immédiatement tout ce que vous voudrez.

—Vous êtes vraiment charmante.

—Je vous suis tout simplement fort reconnaissante des six bonnes semaines que vous m'avez permis de passer à Verneuil et je désire vous être agréable.

Et comme le duc avait tiré de son carnet une feuille de papier timbré, elle lui demanda gracieusement:

—Où faut-il signer?

Malgré toute son audace, M. de Blangy-Portal ne s'attendait pas à ce prompt et généreux acquiescement de sa femme à son désir, aussi lui dit-il, comme s'il éprouvait quelque remords de sa honteuse action:

—Attendez au moins que j'écrive d'abord les quelques lignes nécessaires.

—Vous les écrirez à votre aise.

—Mais vous devez savoir ce que vous signez.

Et les dernières lignes de la page....... ne faut pas, ne me seras tellement bon! Non pour pouvoir et votre bien.

—C'est infiniment plus simple! Bonne.

Et prenant le papier que son mari lui tendait, Claude s'approcha d'une petite table de laque, sur laquelle était une grande écritoire d'argent ciselé, traça rapidement les mots indiqués, les fit suivre de sa signature et dit à son mari:

—Est-ce bien cela?

—Parfaitement, fit le duc en lui baisant la main. Quand pourrez-vous partir?

—Aussitôt que vous serez disposé vous-même.

—Voulez-vous que ce soit après-demain?

—Après-demain, oui. Gontran viendra avec nous?

—Sans aucun doute!

—Vous ne craignez pas que cet enfant ne s'ennuie là-bas, où il n'aura pas de camarades de son âge, où il sera toujours entre Thérèse et moi.

—Vous me dites cela sur un ton étrange.

—Ah! mon ami, c'est que votre fils semble se plaire fort peu avec nous! Je m'étais promis de ne jamais aborder cette question, mais j'éprouve un si vif chagrin du peu d'affection qu'il me témoigne, que je ne puis me taire plus longtemps. Et cependant, je n'ai pas besoin de vous l'affirmer, je fais tout au monde pour m'en faire aimer.

—J'en suis convaincu, mais Gontran est un enfant peu expansif.

—Et que sa tante indispose peut-être aussi contre moi?

—Cela, c'est bien possible; la comtesse de Lancrey ne m'a jamais pardonné mon mariage, et elle me le pardonne encore moins depuis qu'elle n'ignore pas combien vous êtes belle, bonne et tout à fait de notre monde.

—Des compliments!

—Non pas, des vérités. Et c'est précisément pour enlever mon fils à l'influence de sa vénérable tante que je ne le lui laisse pas cette année jusqu'à la fin de la saison, ainsi que je le faisais depuis la mort de sa mère. Je parlerai à Gontran, je....

—N'allez pas au moins le gronder!

—Non, mais je tiens à ce qu'il sache qu'on ne vous aimant pas et en n'étant pas pour sa sœur ce qu'il doit être, il me cause beaucoup de peine. Mais permettez-moi de vous quitter, j'ai de nombreuses courses à faire et j'irai demander à déjeuner à Guerrard. Je n'ai pas de ses nouvelles depuis plus d'un mois.

Et baisant une seconde fois la main de sa femme, le duc s'esquiva pour entrer dans son fumoir où il remplit rapidement, comme bon lui sembla, la feuille de papier timbré que la duchesse venait de signer.

Cela fait, il sauta dans le coupé qu'il avait donné l'ordre d'atteler et qui l'attendait.

Quant à Claude, ce fut seulement lorsqu'elle se retrouva seule qu'elle pensa que son mari aurait pu tout au moins prendre son premier repas à l'hôtel, en y rentrant après six semaines d'absence, et qu'elle se rappela la promesse faite par elle jadis au docteur de ne jamais donner sa signature au duc sans lui demander quelques explications.

Pendant ce temps-là, M. de Blangy-Portal passait chez son notaire, Me Andral, qui lui promit, après avoir pris connaissance de la procuration de la duchesse, de lui verser dans les quarante-huit heures les cinq cent mille francs dont il avait besoin, et cette importante affaire terminée, il se fit conduire rue du Cirque, chez Léa Morton.

Cette Léa Morton était une de ces filles comme il en existe tant à Paris, qui viennent on ne sait d'où et vont à l'hôpital ou à la fortune, selon qu'elles rencontrent sur leur route des imbéciles qu'elles ruinent ou des vicieux intelligents qui ne les payent que ce qu'elles valent.

Après avoir mené une existence difficile et connu de chute en chute, Léa avait été tirée de la fange par un Allemand qui l'avait battue comme plâtre, mais en même temps nippée, installée luxueusement et diamantée. Cet amant brutal et généreux parti, elle s'était lancée dans le grand vie parisienne, où bientôt elle avait atteint le premier rang.

C'est alors que M. de Blangy-Portal en était devenu fort épris au retour de son voyage de noce.

A cette époque, bien qu'il ne fût marié que depuis quelques mois, le duc trouvait déjà fort lourd le nouveau joug conjugal que ses dettes l'avaient contraint d'accepter, et au lieu de n'éprouver pour celle qui l'avait sauvé de la ruine que de la reconnaissance et de l'affection, il ne ressentait au contraire qu'une profonde humiliation d'être à sa merci pour des questions d'argent.

Témoigner à sa femme de la tendresse lui semblait une sorte de lâcheté; il ne comprenait pas, dans son orgueil, qu'aimer Claude autant qu'elle le méritait et l'entourer de respect, c'était là le seul moyen d'expliquer et de se faire pardonner sa mésalliance.

Il était arrivé alors une chose en quelque sorte fatale. Ne trouvant pas chez lui, parce qu'il n'avait pas voulu se contenter d'étendre la main pour le saisir, le bonheur honnête, il s'était jeté dans des affections malsaines, avait connu la Morton et en était devenu l'esclave soumis.

Après l'avoir accompagnée à Luchon où elle l'avait aidé à dévorer tout l'argent dont il disposait, Léa était rentrée avec lui à Paris en le menaçant de reprendre sa liberté, s'il ne l'installait pas ainsi que devait l'être la maîtresse d'un grand seigneur tel que lui.

Robert, affolé, avait tout promis sans trop savoir comment il s'y prendrait pour tenir ses promesses, puis, il s'était hardiment adressé à la duchesse, qui, nous venons de le voir, lui avait généreusement et imprudemment donné sa signature.

Certain de toucher dans deux jours la somme qui lui était nécessaire, le duc se hâtait donc de rejoindre celle dont il allait satisfaire les caprices avec l'argent de sa femme légitime.

Cela était tout simplement honteux, mais déjà M. de Blangy-Portal n'y regardait pas de si près.

Aussi dit-il gaîment, en trouvant Léa dans son cabinet de toilette où elle s'habillait:

—Ma chérie, tu peux te mettre en quête d'un nid à ta convenance, je suis prêt à te l'offrir!

—Vrai, bien vrai! s'écria la Morton en lui sautant au cou. Eh bien! cela arrive à merveille. La petite Marcelle, tu sais, cette blondinette qui est avec le prince d'Astorg, quitte Paris et vend son hôtel tout meublé avec écuries, chevaux et voitures. Cela fera joliment mon affaire. Et pour rien, trois cent mille francs, mais comptant.

Le duc réprima une grimace. Il ne croyait pas que la première saignée à son demi-million dût être aussi forte du premier coup. Il n'en répondit pas moins, galamment:

—Va pour trois cent mille francs, si l'hôtel me convient! Cependant je trouve cela cher pour le quartier.

—Comment le quartier! rue de Prony. Ah! c'est vrai, on y assassine un peu, mais bast!

—On y assassine?

—Ah çà! tu ne lis donc pas les journaux? Il n'y est question que de l'individu qu'on a trouvé tué et dévalisé sur le boulevard de Courcelles, le long du mur du parc de l'hôtel Frémerol.

—C'est vrai, j'ai lu cette histoire; mais elle ne m'a pas intéressé autrement.

Le duc avait répondu cela avec la plus parfaite indifférence, bien que le nom de la mère de la duchesse, arrivant aussi brusquement sur les lèvres de Léa, lui eût causé une certaine émotion.

En effet, c'était peut-être la première fois depuis son mariage qu'une coïncidence toute de hasard lui rappelait ainsi dans son monde de viveurs, celle dont il avait épousé la fille.

La jeune femme, qui ne s'était pas aperçue du mouvement de Robert, poursuivit en riant:

—Moi non plus, ça ne m'émeut pas beaucoup, et j'irai visiter l'hôtel de Marcelle aujourd'hui même.

—Et comme tu pourras débattre le prix de toutes choses.

—Je n'y manquerai pas. Monseigneur me fait l'honneur de déjeuner ici?

—Non, j'ai beaucoup à faire, mais nous dînerons ce soir au pavillon d'Armenonville.

—C'est entendu. Embrasse-moi!

La charmeresse avait jeté ses bras au cou de M. Blangy-Portal qui baisa longuement ses yeux et s'esquiva.

Il avait hâte de causer avec Guerrard, pour savoir si le bruit de ses pertes au jeu à Luchon n'était pas venu jusqu'à Paris.

Dix minutes après il arrivait rue du Bac.

Le docteur venait de rentrer et allait se mettre à table; mais bien qu'il sût que le mari de Claude était arrivé le matin, il ne s'attendait pas à recevoir sa visite si rapidement. Il n'en courut pas moins au-devant de lui lorsque son valet de chambre l'annonça, et lui dit, les bras ouverts:

—Voilà qui est charmant! Je n'espérais pas te voir aujourd'hui.

—Je viens te demander à déjeuner.

—Tu ne déjeunes pas chez toi, le jour de ton arrivée?

—Non, j'avais à courir toute la matinée, et comme j'ai également à faire cette après-midi, je n'aurais eu qu'un instant avec toi d'ici à demain. J'ai soif de savoir ce qui s'est passé à Paris pendant mon absence.

—Si c'est sur moi que tu comptes.... Sauf mes malades et ta femme, je n'ai vu personne depuis deux mois.

En disant ces mots, Paul avait sonné et donné l'ordre à son domestique de mettre un second couvert.

—Ah! c'est vrai, tu es allé souvent à Verneuil?

—A peu près toutes les semaines, n'y avait que là qu'il m'était possible d'avoir de tes nouvelles, puisque tu ne m'écrivais pas.

—Tu dis cela en plaisantant?

—Parbleu! Quel est celui de tes confrères qui t'a conseillé une station à Luchon. Eaux sulfureuses connues du temps des Romains, 65°50. Traitement des affections chroniques et invétérées, des engorgements du foie, des rhumatismes articulaires. Lequel de ces maux as-tu donc eu si soudainement? Je crois que les malades qui se rendent à Luchon sont tout atteints du baccara-morbus, traité par la méthode d'Hahnemann, *similia similibus*.

—Comment, tu t'imagines?

—Mon cher, qu'elles soient dans les Pyrénées ou dans les Vosges, sur les frontières ou sur les bords de la mer, même au fond de la Bretagne, les villes d'eaux deviennent, de juillet à septembre, de vrais faubourgs de Paris. On n'ignore rien de ce qui s'y passe. Ce qui fait que je sais le nom de ton docteur: Léa Morton, celui de la piscine où tu te baignais assidûment: le Grand Cercle. Je pourrais même te dire à peu près à quel chiffre te sont revenus ce médecin et ce traitement-là.

—Diable! mais c'est un véritable espion que tu me fais!

—C'est tout au plus un avis que je te donne.

—Un avis? Est-ce que la duchesse....

—Je suis sûr au contraire qu'elle ne se doute de rien, mais il est probable qu'elle ne tardera pas à être renseignée.

—Par qui? Elle ne connaît personne de notre monde.

—Et les journaux, les bonnes feuilles boulevardières. Si ta femme ne les lit pas, une d'elles peut tomber sous les yeux de sa mère. Tiens, allons nous mettre à table.

Le valet de chambre venait annoncer que le déjeuner était servi.

Le duc et son ami passèrent dans la salle à manger, mais Robert mangea du bout des dents.

Les observations du docteur lui avaient coupé l'appétit. Non que son retour à la vie d'autrefois lui causât le moindre remords, mais il craignait que quelque écho de sa liaison avec Léa n'arrivât jusqu'à Mme Frémerol, qu'il n'ait fait quelque enquête de la part de sa belle-mère, femme fort expérimentée en cette matière, et qu'en apprenant le prix qu'il avait fait d'un hôtel à sa maîtresse, elle ne se demandât dans quelle caisse il prenait tout l'argent qu'il laissait ainsi dans des deux mains.

Il était certain que Claude ne dirait rien à sa mère de la signature qu'elle lui avait demandée, mais il était assuré de son antienne, si Guerrard éveillait ses soupçons et sa jalousie.

Car si Robert n'aimait pas sa femme, il ne doutait pas, partageant ainsi la fatuité de la plupart des hommes, qu'il ne fût trop heureuse de l'avoir pour mari, et il voyait déjà son avenir traversé par des scènes intimes qui ne lui permettraient guère d'avoir de nouveau recours à elle pour parer à des besoins financiers.

Ces pensées le troublaient fort, et comme il ne pouvait causer en toute liberté devant le domestique qui servait, il déjeuna rapidement et pria Paul de lui faire verser le café dans son cabinet, où bientôt les deux jeunes hommes se retrouvèrent seuls.

Alors s'efforçant de prendre bravement la situation, le duc dit à Paul:

—Puisque tu es bien renseigné, je suis sûr que tu ne me trahiras pas, et tu peux être certain que les choses ne sont pas aussi graves que tu le supposes. Il y a entre Léa et moi que d'une liaison qui ne durera pas ce que durent ces liaisons-là.

—Mon cher, répondit Guerrard, veux bien te croire, mais, tu le sais, quand on dit qu'elle s'en effarouche, la Morton n'est intéressante pour personne depuis plus longtemps que toi, et je l'ai toujours considérée comme fort dangereuse. Elle a déjà fait de nombreuses ruines à son actif. Léa Morton et la dame de pique, c'est trop à la fois! Une brune et une blonde. Peste! tu as bigame, illustrissime ami!

—Bah! nous le verrons bien. Tu n'as rien à me raconter? Pendant mon absence il ne s'est rien passé d'intéressant dans notre monde?

—Rien que je sache. Les maris continuent à tromper leurs femmes et les femmes à tromper leurs maris ou leurs amants. Je te suppose du moins, car je pourrais en savoir plus long pour mon compte....

—Oui, tu es devenu un Caton.

—Je n'avais plus le sou et aucun de mes amis ne m'a trouvé une fiancée avec cinq millions de dot. Il est vrai que je ne m'appelle pas le duc Robert de Blangy-Portal.

—Non, mais tu es bon garçon, savant, spirituel....

—Tu es bien bon!

—Et si tu voulais chercher un peu....

—Grand merci. Je désire rester célibataire.

—Alors, c'est que tu es amoureux?

—Moi! Et de qui donc?

—Dame! est-ce que je sais! J'ai toujours eu dans l'idée que tu étais au mieux avec la mère de Claude.

Le duc avait lancé ces mots en riant, mais ils n'en avaient pas moins frappé Paul au cœur. Aussi, répondit-il presque sèchement:

—Il ne te manque plus que de supposer qu'à l'exemple de ta noble parente la baronne de Travène, je fais des mariages à commission.

—Oh! pardon! tu penses bien que ce n'était qu'une plaisanterie. Diable! comme ton retour à la vie sérieuse t'a rendu susceptible! Tu m'en veux, je le crains, d'être resté plus jeune que toi.

—Je ne t'en veux pas, mais je le regrette, tout en espérant que tu te décideras à vieillir le plus tôt possible.... pour le bonheur et le repos de ceux qui t'entourent.

—Sacrebleu! cher ami, je commence à croire que là-bas, à Verneuil, pendant que j'étais dans les Pyrénées....

—En train de suivre un traitement!

—En train de suivre un traitement, on ne faisait pas tous les jours mon éloge.

—Tu es dans l'erreur. Ta femme est un ange et n'a jamais dit un mot de nature à laisser croire qu'elle doutât de toi.

—Et Mme Frémerol?

Ce n'était pas sans une certaine appréhension que le duc s'informait de l'opinion de sa belle-mère à son endroit. Il craignait assez justement l'expérience que l'ancienne maîtresse d'Adolphe Berquelier avait des folies galantes; et il avait raison, car le docteur lui répondit:

—Elle est peut-être moins aveugle, mais tu peux être certain que ce n'est pas elle qui ouvrira jamais les yeux de sa fille. Elle l'aime trop pour cela. De plus, si elle connaît quelques-unes de tes fredaines, elle a comme moi la conviction que tu en auras bientôt assez des Morton et autres demoiselles du même genre. Ta recrudescence de passion pour sa rivale Pallas l'effraierait bien davantage.

—Mais je t'assure....

—Ne te défends pas. Je sais que tu as perdu à Luchon une somme supérieure encore à celle que la roulette t'a enlevée à Monte-Carlo, pendant ton voyage de noce.

—Peste! tu as donc de la police?

—Pour savoir ces sortes de choses, c'est bien inutile; elles ne sont que le secret de Polichinelle.

—Et tu en conclus?

—J'en conclus que si tu n'y prends garde, le digne Isaïe Blumer ne tardera pas à franchir de nouveau le seuil de l'hôtel Blangy-Portal, à moins que tu ne l'adresses à ta femme.

—Tu es fou!

—Ou à ta belle-mère.

—Ce serait complet! Je suis sans pas encore là. Mais, dis-moi, à propos de Mme Frémerol, on assassine donc dans son quartier.

—Ah! oui, cette agression nocturne sur le boulevard de Courcelles. On sont-ils des événements si fréquents à Paris!

—Ses gens n'ont rien entendu?

—Rien! et, il n'était guère possible qu'ils entendissent, la maison d'habitation est séparée du boulevard par un vaste parc.

(A suivre.)